

# Lausanne, le 7 novembre 1868

Autor(en): **Wullièmoz, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 45

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179961>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.  
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 7 novembre 1868.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la pièce de vers ci-après, lue à l'ouverture de la soirée dramatique et musicale, donnée à Yverdon le 24 octobre, au profit du monument de Pestalozzi et des confédérés inondés. Ces vers, que l'auteur a bien voulu nous autoriser à publier, révèlent chez lui un profond sentiment de sympathie pour les victimes du fléau, et donnent une description frappante de la scène. Prenant le genre imitatif, ils sont d'abord calmes comme les fraîches et fertiles vallées du Tessin l'étaient avant la débacle, puis deviennent ensuite puissants et impétueux comme le torrent qui bondit, entraîne et désole tout sur son passage. Les tableaux qu'ils retracent nous transportent, en imagination, sur le théâtre de tant de malheurs, et sont un bel et digne appel à la charité.

### PROLOGUE

Le malheur plane sur le monde,  
Tout ce qu'ici-bas l'homme fonde  
Ne brille qu'un instant sous des cieux azurés ;  
Aujourd'hui c'est son toit que la tempête emporte,  
Demain la mort frappe à sa porte  
Et vient croiser sans bruit deux rameaux de cyprès.

Partout la mort ! En vain, dans l'alpestre vallée,  
Le pauvre laboureur disait à la veillée :  
— Voici, mon petit champ ne peut m'être ravi !  
C'est solide, je l'ai creusé dans le granit ;  
Que mon bétail périsse ou que mon chaume croule,  
A moins que dans la nuit tout l'univers ne roule,  
Ce champ que j'ai conquis me restera toujours ;  
Son loyer grandissant soutiendra mes vieux jours ;  
Un jour mes descendants assis sous cet ombrage,  
De mes mourantes mains en feront l'héritage,  
Jusqu'aux âges futurs ce champ peut les nourrir,  
Le temps ni les larrons ne le sauraient ravir !

Ainsi disaient sans doute à l'ombre des églises  
Les robustes enfants des vieilles ligues grises,  
Les joyeux vengeurs du doux val de Blénio,  
Les pâtres de Maggia, les pêcheurs de Lugano,  
Verzasca, tes bergers qu'on voit sous les fenêtres  
Traire en paix leurs brebis sous la pourpre des hêtres  
Les riverains des lacs, ceux qu'Isola-Bella,  
Au lever du soleil salue au sein de l'onde,  
Le six octobre, tous dans une paix profonde,  
Avaient remis leurs biens à la garde de Dieu,  
Sans songer à leur dire un éternel adieu.

O sanglante et funèbre aurore,  
O nuit plus effroyable encore,  
Qui jamais vous racontera ?  
Adieu, riches moissons, adieu terre fertile.  
Dans maint val pour jamais stérile,  
Dans cinquante ans un peuple en pleurs vous cherchera !

Voici le fœhn ! Il va comme un coursier numide,  
Toute feuille est séchée à son haleine aride,  
Après un long voyage, haletant, du Sahara,  
Il arrive, et malheur à ceux qu'il atteindra !  
Vertes forêts, glaciers, blancs nevés tout s'écroule,  
Des épaules des monts flots et rochers tout roule.  
Un déluge effrayant plonge dans les vallons,  
Fait sauter les chemins, emporte tous les ponts.  
Aux ruines d'en haut celles d'en bas répendent,  
Adige, Rhône et Rhin, Reuss et Tessin confondent,  
Dans un tonnerre affreux leurs rires de taureaux,  
Et bientôt tout périt dans l'abîme des eaux.  
Ici c'est un village emporté qui s'enfoncé,  
Là c'est le cri de mort d'une voix sans réponse,  
Là c'est le hurlement d'un chien qui va périr,  
Là c'est un vieux clocher qui penche et va mourir.  
Mais que fait l'homme ? — Hélas ! pris à la gorge, l'homme  
A ce débordement des eaux répondit comme  
Répondit le blessé français de Waterloo :  
Voyant venir Blücher il dit : Oh ! ils sont trop !  
Puis, le sang dans la bouche, il inclina la tête,  
Terrible Mont St-Jean, sous ta lugubre fête !  
Quand on parcourt à pied la sinistre vallée  
Où Goldau disparut dans une nuit (l'année,  
Nous la pleurons encore), un frisson vous saisit,  
Une herbe rare y croît, des rocs nus, le moisi  
Tachent ce sol hideux qui recouvre un village,  
C'est plus affreux qu'un champ de bataille, un carnage,  
Pompéi, ville morte aussi, vous fait moins mal,  
Au pied de ce Rossberg sauvage et colossal  
On se dit : pourquoi donc ce pauvre peuple agreste  
N'a-t-il pu de sa vie ici finir le reste,  
Dieu serait-il jaloux des pauvres ? Philémon  
En temple vit pourtant transformer sa maison.

Pauvres genévriers qui poussez sur la pierre  
Votre baie à Goldau doit être bien amère !

Mais Suisse, ô ma noble patrie !  
Le ciel éprouve ceux qu'il aime, tu le sais ;  
De l'orage qui t'a pâlie  
Un jour tu sortiras plus grande que jamais !

A Morgarten jadis, alors que ta bannière  
Dans les combats flottait pour la première fois,  
Tous les bannis de Schwytz repoussés par leur mère  
Combattaient pour tes saintes lois.

Aujourd'hui tes bandits, tes voleurs, tes faussaires  
Au fond de leurs prisons sont émus de tes pleurs,  
Ils donnent leur obole à leurs malheureux frères,  
Ta misère a changé leurs cœurs.

De la fraternité magnifique modèle,  
Terre d'espoirs riants, d'amour et de pardon,  
De tes calamités tu renaitras plus belle  
Que l'olivier du Parthénon !

Yverdon, 24 octobre.

C. WULLIÉMOZ.